



## THÉÂTRE

# Petites formes, grand théâtre

Un soir, une ville..., mis en scène à la Commune d'Aubervilliers par son directeur Didier **Bezace** consiste en trois courtes pièces de Daniel Keene ; *Cancrelat* de Sam Holcroft est créé par Jean-Pierre Vincent dans l'espace restreint de Théâtre ouvert : les deux spectacles ont en commun cette sorte d'intensité inhérente, sur un plateau, à certaines petites formes.

MONIQUE LE ROUX

**DANIEL KEENE****UN SOIR, UNE VILLE...**

Mise en scène de Didier Bezace  
Théâtre de la Commune d'Aubervilliers  
Jusqu'au 29 janvier

**SAM HOLCROFT****CANCRELAT**

Mise en scène de Jean-Pierre Vincent  
Théâtre ouvert – Jardin d'hiver  
Jusqu'au 4 février

« Prononcer les paroles les plus fortes possible avec le moins de mots possible » : tel est le projet de Daniel Keene dans ses pièces courtes, « des pièces qui intensifient l'expérience en refusant d'inclure quoi que ce soit de superflu ». La brièveté de ces textes singularise l'œuvre très diverse, jouée dans le monde entier et en particulier en France, de l'auteur australien. En 2004 au Théâtre de la Commune, Didier Bezace avait consacré tout un spectacle à *Avis aux intéressés*, tant il avait été frappé par « une intensité comparable à celle que l'on ressent parfois à la lecture d'une nouvelle : on est saisi par la brièveté de l'œuvre – quelques pages – et la force qui s'en dégage (1) ». Après un premier triptyque, *Objet perdu*, en 2006, il associe cette fois trois autres pièces sous le titre *Un soir, une ville...* Daniel Keene se dit lui-même « un animal urbain » ; mais il privilégie les confins et ceux qui les hantent, les lieux où « les gens font du mieux qu'ils peuvent avec le peu qu'ils possèdent, où les gens ont appris à endurer leur pauvreté ». Pour le programme du spectacle il commente le choix de Didier Bezace en ces

termes qui correspondent bien aux personnages représentés, dans des situations communes, mais dans des difficultés matérielles particulières.

Au long de *Fleuve*, un homme séparé de sa compagne termine la première journée partagée depuis longtemps avec son fils ; sans travail, il vit de l'aide sociale dans un foyer et semble alcoolique. *Un verre de crépuscule* réunit deux hommes le temps d'une nuit ; le plus jeune, présenté comme « indigent », habitué du bureau d'aide sociale, se prostitue occasionnellement et son partenaire, « commis voyageur », évoque « le temps où les affaires allaient mieux », fait manifester des dépenses exceptionnelles pour cette échappée hors de la solitude. Dans *Quelque part au milieu de la nuit*, une mère, incapable de vivre seule, quitte définitivement son « petit pavillon de banlieue », emmenée par sa fille ; et l'agressivité de l'une, la souffrance impuissante de l'autre se déplacent vers des allusions au manque d'argent présent et passé, aux dépenses trop élevées pour « de pauvres gens comme nous ».

« Le recours à des scènes courtes et à des lieux multiples présuppose une scénographie qui ne s'encombre pas de détails naturalistes ; il réclame avant tout une certaine flexibilité. Cette flexibilité nécessaire est un moyen d'échapper aux limitations du quotidien et d'approcher la liberté du métaphorique. » Daniel Keene, lui-même familier du plateau, trouve en Didier Bezace un metteur en scène qui comble cette attente. D'entrée, des vues projetées d'une circulation urbaine nocturne établissent un lien entre les trois pièces. Les mêmes éléments du décor (de Jan Haas) connaissent de subtiles variations : la berge d'un fleuve se transforme en quai de gare, la chambre d'une

nuit dans un hôtel anonyme devient dernier lieu de vie. Les lumières (de Dominique Fortin), les légers bruits de la ville (réalisation sonore de Géraldine Dudouet) entrent en résonance avec les dialogues le plus souvent brefs, à la fois ancrés dans la réalité et légèrement décalés, traduits par Séverine Magois (2) et confiés à une distribution de belle tenue. Un nouveau venu, Thierry Levaret (le jeune homme), et un enfant, en alternance Maxime Chevalier-Martinot ou Simon Gérin, ont été associés à des comédiens déjà dirigés par Didier Bezace : Patrick Catalifo (le père de l'enfant), Sylvie Debrun (la fille), Daniel Delabesse (le commis voyageur), Geneviève Mnich (la mère).

Sur cette maîtrise d'ensemble tranche néanmoins *Fleuve*— qui ouvre le spectacle et plonge la salle dans cette qualité de silence révélatrice d'une attention intense. Le soir de la première, l'enfant, « dans les douze ans » selon le texte, était joué par Simon Gérin : rôle exceptionnellement long pour un interprète de cet âge, rôle exceptionnellement tenu avec le même sens des responsabilités que celui du petit garçon à l'égard d'un père à la dérive. Ce dialogue entre l'homme et l'enfant résonnait avec une magnifique sobriété, qui accordait tout son poids d'émotion aux derniers gestes du fils, ces gestes simples voulus par Daniel Keene comme dénouements « d'ordre émotionnel » à ses pièces courtes, ce geste final entre les deux hommes, dans *Un verre de crépuscule*, quelque peu perturbé par un précédent épisode pathétique ajouté par la mise en scène.

*Cancrelat*, une « petite forme » ? Certes la pièce de Sam Holcroft n'est pas vraiment courte, mais elle est créée en France à Théâtre ouvert, dont le rapport entre la salle et le plateau impose un certain gabarit de spectacles et crée une troublante proximité avec les interprètes. Jean-Pierre Vincent, habitué des lieux les plus divers vu son impressionnant parcours, a d'abord présenté la pièce sous une autre « petite forme », dans une « mise en espace » au Festival d'Avignon 2011 (3). Il avait été sollicité par Lucien et Micheline Attoun, fondateurs de Théâtre ouvert, pour le quarantième anniversaire, lui qui, en 1971 avec *Le Camp du drap d'or* de Rezvani, avait inauguré ce qui est devenu récemment Centre national des dramaturgies contemporaines. Après des dizaines de lectures, il a reçu l'ébranlement de *Cancrelat*, une pièce découverte grâce à un échange avec le prestigieux Traverse Theatre d'Edimbourg, transposée en français dans un atelier de traduction par Sam Holcroft et Sophie Magnaud, membre de la Maison Antoine-Vitez,

d'abord mise en voix par Sophie Loucachevsky. L'affiche du spectacle communique ce choc : un casque militaire renversé sur une flaque de sang, rempli de crayons, stylos, feutres, le contenu d'une trousse.

Dans une salle de classe, déjà livrée à la guerre des élèves contre l'école, de ces filles et garçons « en fin d'adolescence » va s'insinuer un conflit armé, comme par une contamination qui aurait déjà gagné tout le corps social. En ouverture la pièce fait craindre cette violence physique et verbale brute si complaisamment déversée ailleurs. Mais elle s'avère rapidement d'une complexité et d'une richesse rares, étonnantes de la part d'une très jeune femme. Le parcours de l'enseignante est à cet égard représentatif : Beth (Kim Biscaino) essaie de préparer aux examens cinq élèves en retenue (Suzanne Aubert/Leah, Daphné Biiga-Nwanak/Mmoma, Sébastien Chassagne/Davey, Chloé Chaudoye/Danielle, Julien Frégé/Lee). Elle met la même conviction à les persuader de l'utilité de leurs études pour une réussite future illusoire, en fait à maintenir un semblant d'ordre dans sa classe, qu'à défendre ensuite « une guerre juste », tout en s'interrogeant : « Je me demande ce qu'un homme devient quand on l'envoie ailleurs se battre comme un animal. Je me demande ce qui reviendra (4). » Par un choix dramaturgique en rien anecdotique, elle enseigne les sciences naturelles. Elle fait cours sur la reproduction des mammifères à des jeunes gens dévastés par une relation ambivalente à la sexualité. Elle explique les mécanismes de la sélection naturelle et de l'adaptation, sur le mode du cancrelat, à l'œuvre au sein même du microcosme scolaire, dans le cheminement subtilement conduit vers un dénouement saisissant.

Jean-Pierre Vincent n'hésite pas à réduire encore le plateau par les murs de la classe, pour ménager un espace hors jeu (scénographie de Carole Metzner éclairée par Alain Poisson). Il a en effet gardé de l'étape avignonnaise les didascalies dites par Sophie Magnaud, traductrice du texte, qui permettent un traitement exemplaire de la violence, tantôt décalée et occultée, tantôt incarnée sans déroba et sans surenchère. Il donne une grande leçon de théâtre à de jeunes interprètes, certains ses anciens élèves, magnifiquement investis. |

1. Daniel Keene, *Avis aux intéressés*, Théâtrales/Théâtre de la Commune, 2004.

2. Daniel Keene, *Pièces courtes 1*, Théâtrales, 2001 ; *Pièces courtes 2*, Théâtrales, 2006.

3. Cf. *QL*, n° 1<sup>er</sup> novembre 2010, n° 1<sup>er</sup> septembre 2011.

4. Sam Holcroft, *Cancrelat*, éditions Théâtre ouvert/ Tapuscrit, 2011.